

Georges Froccia

# Mort, création, clinique psychanalytique

Puisque l'espace du Réel est inaccessible, il reste à explorer ce qui est explorable, hors le sens, bien évidemment, hors le discours qui est débile dit Lacan et hors aussi, le symbolique qui ne nous dit que des mensonges et qui est une bévue. Aller donc plus loin que l'inconscient, nous dit Lacan.

« J'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient ».

L'objectif dans le cadre de l'analyse devient donc la recherche du lieu de la création, franchir les limites du langage à l'intérieur même d'une expérience de parole. C'est cela qui va permettre que cesse de s'écrire la réalité du symptôme. Dans le travail de « l'impossible à dire », c'est l'équivoque qui est la piste. « Nous avons besoin de l'équivoque. C'est la définition de l'analyse ». Équivoque de la poésie...

« Si vous êtes psychanalyste, vous verrez que ces forçages par où un analyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens, car le sens c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant ; mais ce qui résonne, ça ne va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens ça tamponne, mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique. »

**M**ort, création et clinique psychanalytique, c'est le titre que j'ai donné il y a deux ans à un projet de travail autour des cinq derniers séminaires de Jacques Lacan : *Le sinthome, l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, Le moment de conclure, La topologie et le temps* et *Dissolution*. Je les ai choisis pour la paroxystique association d'imagination, et de création qu'ils contiennent dans l'éclairage de la théorie psychanalytique ainsi que de sa pratique. **Bien plus que de soutenir une consistance théorique inattaquable, Lacan se plaît à imaginer et créer avec la topologie comme appui et métaphore de sa liberté et de la créativité proposée à l'analyste.** Je suis de l'avis de Jean Paul Gilson quand il écrit dans son ouvrage sur la topologie,

« Car ce qui est cherché dans cette aventure ce n'est pas une vérification de la réalité, ni même une expérimentation des symptômes de chacun, mais l'avènement d'une subjectivité poétique, insiste Lacan, à lire par l'analyste. »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Jean Paul Gilson, *La topologie de Lacan*, page 204, éditions Balzac.

Cet éclairage se fait à partir de l'idée d'un espace à côté de toute construction humaine et cet espace serait le Réel, c'est-à-dire la réalité de la mort. Posant ainsi toute élaboration humaine comme éclairage subjectif à proximité de ce principe premier, principe inconnu, c'est-à-dire l'impossible à penser autour duquel travaille Lacan.

« La pulsion de mort, c'est le Réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible. C'est-à-dire que, chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable. Aborder à cet impossible ne saurait constituer un espoir, puisque cet impensable, c'est la mort, dont c'est le fonctionnement du Réel qu'elle ne puisse être pensée. »<sup>2</sup>

<sup>2</sup> *Le sinthome*, 16 mars 1976.

À partir de cela, absolument tout, tout n'est que vision, élaboration, construction, invention humaine conséquentes à cet espace. Lacan crée à partir et à côté de ce trou qu'est le Réel. Il part de cet espace que « *le mystère du monde reste entier* »<sup>3</sup>. Cette association mort-imagination-crédation complètement entrelacée à la clinique psychanalytique a toujours fait caisse de résonance avec ma pratique.

J'ai eu le plaisir de partager cette recherche avec Virginie Cortes, Marie Odile Fiévet Cattuti surnommée Moka pour la saveur corsée de ses rires et Laurent Noyon qui n'a fait qu'une trop courte apparition chez nous, il est parti s'installer dans un autre département. Merci à lui pour m'avoir fait découvrir le pertinent texte d'Alain Abelhauser, Il était mort, il ne le savait pas<sup>4</sup>, merci à Virginie, merci à Moka. Nous allons vous faire part de nos découvertes respectives. Je vais démarrer.

### CORSÉ-CORPS SAIT. (DU RÉEL AU SYMPTÔME).

Je parlais donc du rire **corsé** de Moka et c'est bien de cela qu'il s'agit et ce par quoi je vais commencer. Il s'agit du corsé, du **corps sait**, du corps qui sait. Le corps sait car il dit une vérité, la vérité du refoulé. Il dit, le corps, par une expression métaphorique, l'expression du refoulé. Il dit par le symptôme. Il dit ce symptôme, quelque chose sur une jouissance ignorée.

### De quelle jouissance ignorée pouvaient-elles être mortes toutes les jeunes anglaises du 11 de la rue de Buffa ?

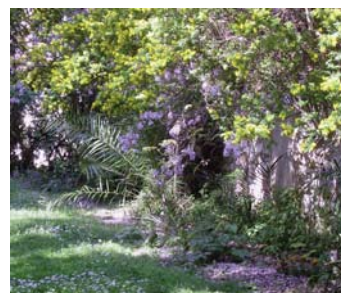
Pour essayer d'en dire quelque chose, je vais vous ramener à l'été 2009. Il faisait chaud à Nice et les gens se regroupaient dans les jardins publics, surtout ceux qui avaient à balader leur chien. Des groupes de chiens libres au parc Albert I<sup>o</sup>, le soir, à jouer, japper, courir, chahuter. La police municipale eut pour mission de verbaliser tous ces maîtres qui n'attachaient pas leurs chiens. 45 euros était le prix à payer. Deux clans se formèrent, le premier autour de Dédé, l'entrepreneur de maçonnerie à la retraite qui organisa des marches de contestation, le samedi, sur l'avenue Jean Médecin et qui parut deux fois dans le journal local. Il y eut aussi le groupe des autres, moins belliqueux, plus dispersés et plus individualistes qui cherchèrent d'autres lieux moins risqués pour libérer leurs quadrupèdes.

Le bruit circula qu'en plein centre de Nice existait un jardin secret, hors du monde, sacré presque, accessible aux chiens. En effet, l'épouse du recteur de l'église anglicane, Madame Kenneth Letts, aime les chiens et les accepte dans le cimetière privé du 11 de la rue de la Buffa. Elle raconte délicieusement, tout en promenant le sien de chien, les pérégrinations des Chevaliers King Charles qui faillirent être décimés par une dynastie anglaise concurrente de la précédente qui avait adoré ces animaux susnommés. Ce vieux cimetière datant de 1820 est une merveille de poésie. Dans cet espace ombragé et romantique reposent depuis 190 ans des Anglais et des anglaises venus séjourner à Nice.

S'y trouve la tombe d'Henri. F. Lyte, Pasteur anglais qui a créé l'hymne chrétien, Abide with me, reste avec moi, chanté par les chrétiens dans les moments de détresse et de désespoir. Lyte, fragilisé toute sa vie par l'asthme puis par la tuberculose meurt à Nice, sur le chemin de Rome. La mort par la tuberculose habite ce cimetière, il est étonnant d'y trouver les nombreuses tombes de jeunes femmes qui avaient été atteintes par cette maladie. C'est madame Letts, avec un sourire délicieux et une courtoisie systématisée qui me raconte tout cela.

<sup>3</sup> *Le moment de conclure*, 20 décembre 1977.

<sup>4</sup> *Eres, clinique méditerranéenne*-nos 78-2008/2.



Le visiteur est confronté à un camouflage du Réel. Les arbres, les fruits, les glycines et les tombes en ruine recouvrent le Réel, ce Réel de la mort qui est une collection de corps morts de jeunes femmes. Ce Réel qu'a inventé Lacan, l'impensable.

5 *Le sinthome*, 13 avril 1976.

« J'ai inventé ce qui s'écrit comme le réel. »<sup>5</sup>

Cet impensable qui n'a pas de loi ni d'ordre.

« Je parle du Réel comme impossible dans la mesure où je crois justement que le Réel - enfin, je crois, si c'est mon symptôme, dites-le moi le Réel est, il faut bien le dire sans loi. Le vrai Réel implique l'absence de loi. Le Réel n'a pas d'ordre. C'est ce que je veux dire en disant que la seule chose que j'arriverai peut-être un jour à articuler devant vous, c'est quelque chose qui concerne ce que j'ai appelé » un bout de Réel. »<sup>6</sup>

6 *Le sinthome*, 13 avril 1976.

Pour illustrer cet impensable, je vais vous raconter le cauchemar que j'ai fait durant la rédaction de cet exposé et qui m'a beaucoup plu car il m'enseigne et me révèle en ce qui me concerne cet impossible de la mort et la manière dont mon inconscient s'en dépatouille. Voici ce rêve, il s'agit de l'impossible réparation du corps d'un de mes animaux que j'ai dû opérer. Les organes sont dans des plats à dissection comme des morceaux de viande achetés chez le boucher et je sais que je ne sais pas les remettre à leur place, les reconnecter à la vie. Je pense, un instant, à appeler un chirurgien qui saurait réparer mais je renonce car je n'y crois pas et c'est cette impuissance absolue face à la réparation et son acceptation, même le chirurgien ne peut pas m'aider, qui fait que je ne peux que me réveiller. Le réveil se fait dans un sentiment de panique et de déboussolement complet. Je sais bien que la mort est là, par ces morceaux de viande, le Réel, un morceau de Réel dans ces morceaux, produit là où il n'est plus possible d'aller plus loin, l'impossible à symboliser, je reste devant la porte de la compréhension de la mort. C'est le réveil dans un grand malaise.

Cet impensable qui est la mort, Alain Abelhauser en parle dans l'article que j'ai cité plus haut. Voici ce qu'il dit :

« Comment faire le deuil de quelque chose qu'on ne peut se résoudre à considérer comme radicalement, définitivement, perdu ? Impossible de penser la mort, donc, et de penser mort quelqu'un, a fortiori, quand il s'agit d'un être cher, si ce n'est au prix d'une forme de forçage, de frayage, de la pensée, qui consiste au bout du compte à tuer le mort. En arriver à réaliser pleinement la mort de celui ou de celle qui m'est cher (chère), c'est proprement, le faire mourir une deuxième fois, c'est le tuer-là où précisément la pensée recule à le faire. »

Ce Réel donc se doit de se recouvrir. Il se recouvre d'imaginaire et de symbolique, d'architectures, de fleurs, d'arbres, de théories, de philosophies et de religions organisés par un ordre, une mise en ordre selon les possibilités de l'humain permises par l'angoisse. La totalité de notre organisation sociétale repose sur un ordre, une ordonnance qui recouvre le Réel en fonction des peurs qu'il produit, ce Réel. Mais là se situe une dimension supplémentaire, ce Réel qui serait brut, pur, central et fondamental, il n'existe pas non plus pour nous, nous ne faisons que le supposer, l'imaginer puisqu'il ne peut qu'être recouvert d'imaginaire et de symbolique. Ce Réel dont nous parle Lacan reste encore une dimension totalement inexplorée puisque ce Réel vient en même temps que l'Imaginaire et le symbolique.

« Le Réel ne constitue pas un univers, sauf à être noué à deux autres fonctions. Ca n'est pas rassurant car l'une de ces deux fonctions, c'est le corps vivant. »<sup>7</sup>

7 *L'insu...*, 8 mars 1977.

Cet impossible du Réel, de la mort est couplé avec l'ignorance du début du début, le non sens de l'origine, cette absence originelle de sens. Ce trio infernal produit obligatoirement du mythe, de l'histoire, pour couvrir le Réel. Ce Réel qui est lui-même une construction, nous venons de le dire. Tout donc n'est que sens, construction de sens pour boucher l'ignorance de l'origine, l'impossible de la mort ainsi que l'objet manquant, l'éternité.

*« L'absence de temps - c'est quelque chose qu'on rêve - c'est ce qu'on appelle l'éternité. Et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort. »<sup>8</sup>*

8 *Le moment de conclure*, 15 novembre 1977.

Le sens c'est ce que Lacan dénonce **lorsqu'il s'agit de psychanalyse** parce que le sens c'est la spécialité des religions qui s'organisent en dogmes et hiérarchies et que c'est bien de cela que Lacan essayera de protéger la psychanalyse jusque dans son dernier séminaire, Dissolution. Cette ordonnance, cette organisation, cette construction qui sont la production issue de l'impossible de la mort, sont indispensables pour l'être humain, et cependant elles sont aussi source de hiérarchie de dogmes pouvant se propager en maux terribles, extrémismes, intégriismes, exclusions. Je cite Lacan,

*« La définition de la névrose, il faut quand même être sensé et s'apercevoir que la névrose ça tient aux relations sociales. On secoue la névrose, et ce n'est pas du tout sûr qu'on la guérisse. »<sup>9</sup>*

9 *L'insu...*, 17 mai 1977.

Intéressant cet aspect social de la relation, il pose la question, la psychanalyse peut-elle modifier quelque chose si le contexte relationnel reste le même ? J'ai bien connu cela dans la prise en charge des enfants, l'analyse d'un enfant reste sans effets si la famille ne permet pas le changement. N'en est-il pas de même bien souvent, pour l'adulte inscrit dans le quotidien trop prégnant d'un couple, d'une famille, d'un système social ?

#### DU CORPS QUI SAIT AU CORSET. (LE GRAND AUTRE, DU SYMPTÔME AU SINTHOME).

Catherine Fava d'Auvergne, psychanalyste parisienne, vient régulièrement nous rendre visite, elle était parmi nous la semaine dernière, c'est elle qui me met sur la voie d'une ordonnance concernant le corps des femmes, il s'agit du corset. Catherine me parle des femmes corsetées de l'aristocratie anglaise, corset quasiment obligatoire durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, corset qui pressurise les organes internes, diminue la capacité stomacale, provoquent des descentes et des extériorisations d'organes, ptoses et prolapsus en termes de spécialistes, bref des incidences qui fragilisent la santé des jeunes aristocrates et les exposent plus que d'autres à des maladies.

Est-ce le corset qui précipita toutes ces jeunes femmes du cimetière anglican dans une mort bien précoce, symptôme du corset physique, symptôme du corset psychique, les deux ?

Autour de ce vêtement s'organise un double discours. Le discours concernant la droiture, la fermeté d'âme et de mœurs. Le discours définissant l'armure physique et morale réservée au départ à la haute société et signe extérieur d'austère vertu. Le corset montre et exprime ainsi la dépossession de son corps au profit d'une ordonnance. C'est ainsi que s'organise autour du désir de descendance une idée d'immortalité qui rendrait une certaine sérénité aux hommes à la



condition qu'ils soient certains que la progéniture portée par la compagne est bien de lui. Si avec l'analyse de l'ADN, la sexualité ne peut que se débrider, on continue à formater les petites filles à devenir mère, j'ai vu récemment dans un jardin public, des groupes de petites filles de 2, 3 ans jouer avec de superbes landaus contenant des poupons surprenants de réalisme. Ce formatage à être mère reste une grande réussite. Il explique l'extrême souffrance de femmes faisant tout et n'importe quoi pour obligatoirement porter un enfant.

C'est ainsi que se convoque le Grand Autre, ce grand Autre qui n'existe pas mais dont le manque va permettre la mise à la place de constructions psychiques élaborée à partir du contexte culturel. Abelhauser parle de « *convoquer l'Autre, et de mettre Dieu à la place de sa faille, Dieu comme tentative infructueuse, ou comme signifiant de garantie de la structure.* », le signifiant comme garantie de la structure, le signifiant qui est une construction à partir du contexte culturo-familial. Revenons au grand Autre, lieu des signifiants. Il est responsable d'un bouchon, Une perversion, la *père-version* dont parle Lacan et selon sa force à ce grand Autre, il impose une insupportable jouissance. Lacan le subversif, l'hérétique, répond par *hérésie*, la doctrine contraire aux normes, doctrine qui résonne avec *RSI*, mode de nouage avec le sinthome et que nous avons déjà abordé plus haut, Réel, Imaginaire, Symbolique. Le Réel est la réponse aux élucubrations diverses dont celles de Freud qui assujetti le fils au père, R est mon symptôme dit Lacan. Ce Réel qui est sans loi, il *ex-siste* et exclut le sens qui se trouve dans la copulation du Symbolique et de l'Imaginaire. Savoir que le grand Autre n'existe pas de sa propre création, qu'il n'est que construction personnelle et alors comment faire avec cette absence ? Voici ce que Lacan en dit le 15 janvier 1980, un an avant sa mort.

10 *Dissolution*, 15 janvier 1980.

« *L'Autre manque. Ça me fait drôle à moi aussi. Je tiens le coup pourtant, ce qui vous épate, mais je ne le fais pas pour cela.* »<sup>10</sup>

De la comtesse de Nemours dans La princesse de Clèves qui se meurt pour ne pas succomber, à Dominique Marceau dans la Vérité de Henri-Georges Clouzot qui tue son amant, en passant par Madame Bovary de Flaubert qui s'empoisonne à l'arsenic, on peut dire que l'ordonnance autour du sexuel, la père-version considérée comme devant être une composante de l'amour, ça tue parce que le lieu du grand Autre est rempli de signifiants construits à partir de la père version, la version du père issue d'un refus particulier à la mort. Cette orientation de la psychanalyse à partir du Réel est ancienne chez Lacan, voici ce qu'il dit dans un texte de 1969, intitulé, Proposition sur le psychanalyste de l'École.

11 Texte du 9 octobre 1967,  
*Autres écrits*, page 244, éditions du Seuil.

« *Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel (...) ce réel provoque sa propre méconnaissance, voire produise sa négation systématique* »<sup>11</sup>

#### À CÔTÉ DU RÉEL ET PAR-DELÀ LE GRAND AUTRE, LE SINTHOME.

Ce vêtement, ce corset va aussi se trouver être objet de reprise de possession de ce même corps. Coquetterie qui met en valeur, coquetterie satanique dirent les uns, au XIX<sup>e</sup> siècle l'objet était déjà fétichisé, monstruosité prononcèrent les autres lorsqu'une partie de ces femmes pratiquèrent le tightlacing, ce laçage excessif du corset, moyen détourné de vivre leur droit à la sexualité, moyen aussi pour certaines pour tenter d'avorter sans avoir recours à la « faiseuse d'ange ». Certaines de ces femmes avec leurs complices masculins ont donné un autre sens, ont détourné le premier. Il y a divers sens possibles. L'imaginaire au service du sens se déploie aussi jusqu'à L'art qui devient un espace

hors sens, la piste à suivre lorsqu'il s'agit de la cure analytique, la piste que Lacan va explorer et développer.

« En ce sens j'annonce que ce sera cette année mon interrogation sur l'art ».<sup>12</sup>

<sup>12</sup> *Le sinthome*, 18 novembre 1975.

L'art va prendre la place centrale durant l'année universitaire 1975-1976 dans son séminaire *Le sinthome*. À côté du sens se trouve la création. Cette création produit le créateur qui échappe à tout assujettissement.

« L'artiste n'est pas le rédempteur, c'est Dieu lui-même, comme façonneur. »<sup>13</sup>

<sup>13</sup> *Le sinthome*, 10 février 1976.

C'est ainsi qu'à partir de la tombe du cimetière de la rue de la Buffa s'ouvre le chemin qui mène à toutes les créations jusqu'à l'œuvre d'art la plus complexe, l'architecture la plus élaborée. Sur ce chemin, peut se dire une vérité, vérité détournée qui est le sinthome par opposition à symptôme. Le sinthome, qui est la réponse hors champs du grand Autre, et de ce fait disqualifie le grand Autre. Ce sinthome qui est un choix et une nouvelle voie pour aborder le Réel, le Réel du symptôme contre lequel œuvre le psychanalyste depuis ses débuts. Pour conclure sur le cimetière de la rue de la Buffa, si l'on ne peut pas affirmer que toutes les femmes du cimetière anglican sont des victimes du corset, victime d'un sens posé en dogme, corset qui aurait produit un symptôme, on peut imaginer que pas toutes l'auraient été, victimes, c'est-à-dire que certaines, à partir de ce même corset auraient produit d'autres sens, espaces de liberté au lieu de l'imaginaire ayant pu cheminer, peut-être, jusqu'au sinthome.

Pour terminer, revenons au lieu spécifique de la cure. Puisque l'espace du Réel est inaccessible, il reste à explorer ce qui est explorable, hors le sens, bien évidemment, hors le discours qui est débile dit Lacan et hors aussi, le symbolique qui ne nous dit que des mensonges et qui est une bévue. Aller donc plus loin que l'inconscient, nous dit Lacan.

« J'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient ».<sup>14</sup>

<sup>14</sup> *L'insu que sait...* 16 octobre 76.

L'objectif dans le cadre de l'analyse devient donc la recherche du lieu de la création, franchir les limites du langage à l'intérieur même d'une expérience de parole. C'est cela qui va permettre que cesse de s'écrire la réalité du symptôme. Dans le travail de « l'impossible à dire »<sup>15</sup>, c'est l'équivoque qui est la piste. « Nous avons besoin de l'équivoque. C'est la définition de l'analyse »<sup>16</sup>... Équivoque de la poésie... « Si vous êtes psychanalyste, vous verrez que ces forçages par où un analyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens, car le sens c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant ; mais ce qui résonne, ça ne va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens ça tamponne, mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique. »<sup>17</sup>

<sup>15</sup> *Le moment de conclure*, 20 décembre 1977

<sup>16</sup> *Le moment de conclure*, 15 novembre 1977.

<sup>17</sup> *L'insu...*, 19 avril 1977.

Virginie Cortes

## Sam et les robots

*Cet enfant, vécu par le personnel du service comme impulsif et colérique, devenait lorsqu'il participait à l'atelier de bricolage, ingénieur en robo-cartonique. Pourrait-on y entendre un déplacement possible entre passage à l'acte et passage à l'œuvre ?*

*En effet, Sam a construit durant les ateliers son armée de robots. Tous étaient différents et ils faisaient sa taille. Ils n'étaient pas capables de se transformer comme dans le film. Cependant, Je me suis demandée dans l'après coup, si Sam en créant ses robots avait pu mettre en œuvre quelques processus de transformations subjective. André Malraux, dans "Antimémoires" dit du "monde de l'art [qu'il] n'est pas celui de l'immortalité, [mais] celui de la métamorphose" et je partage son avis. Serais-ce le transfert qui a permis aux actes de création de Sam de prendre une valeur de métaphore et de réduire la Jouissance ?*

Sam est un enfant âgé de 8 ans. Il m'est d'emblée présenté comme un enfant très intelligent, tests à l'appui, et aussi comme potentiellement dangereux, violent avec les autres. Il a été accueilli dans un service de psychiatrie infanto-juvénile à temps plein afin d'établir un bilan psychologique et tenter de déterminer les causes de son échec scolaire ainsi que de ses troubles importants du comportement.

Dans cette institution, je proposais un atelier de bricolage, hebdomadaire, et c'est dans ce cadre-là que Sam et moi nous nous sommes rencontrés. J'ai constaté à plusieurs reprises, hors de l'atelier, que Sam avait tendance à rentrer facilement en conflit, en opposition avec les adultes et d'autres enfants du service, conflits qui en venaient souvent aux cris et aux mains.

Lors du premier atelier, un infirmier qui avait souhaité participer s'aperçut que je n'avais pas assez de paires de ciseaux pour tous les enfants présents. Il amena une paire supplémentaire qui servait aux soignants. Ma garante de stage m'avait interdit de mettre à la disposition de Sam des outils coupants. Mais durant l'atelier, Sam a eu besoin de découper des morceaux de carton et de scotch. Il ne restait plus que la paire pour adultes de disponible. Sam m'assura qu'il avait l'habitude de se servir « des ciseaux des grands ». J'eus quelques secondes d'hésitation et regarda d'un air interrogatif ma garante qui était présente. Après ce qu'elle m'avait dit sur l'enfant et son interdiction, j'étais embarrassée. Mais je n'ai rien ressenti de dangereux à ce moment-là dans la demande de Sam. Aussi j'ai tendu les grands

ciseaux pointus des infirmiers à Sam, en lui disant « je te fais confiance » et il commença à couper et bricoler. Cet acte fut, je pense, fondateur du Transfert.

Le fait que je me sois autorisée à faire confiance à Sam, en lui donnant accès aux outils coupants, en dépit de ce que redoutait ma garante, a eu, il me semble, un effet subjectivant pour Sam. Il s'est autorisé à créer. Ses mises en actes devenaient mises en œuvre dans cet espace-temps de l'atelier.

La première construction en carton de Sam n'a pas tenu le choc une semaine. Le robot, n'était plus que morceaux de carton plat, tel des bouts de Réel que Sam ramena dans l'atelier la semaine suivante. Il voulait le réparer et j'ai décidé de l'accompagner dans sa tâche. J'ai alors pris parti de garantir à Sam qu'à l'avenir ses créations seraient solides. « Que ça tienne » m'importait beaucoup et me paraissait fondamental. Ce deuxième temps a ouvert sur des échanges et des questionnements sur la construction d'une sculpture. La question du socle, de la structure et de l'assemblage étaient au cœur de notre travail. Lacan a dit dans le moment de conclure que « L'art par lequel on tisse, l'art est aussi une métaphore. »<sup>1</sup>

En effet, Le passage de l'idée à la réalisation en volume offre un moyen de travailler avec les enfants sur leurs difficultés à partir des questions soulevées pendant la création. Mettre en valeurs leurs potentiels est primordial. La création comme médiateur thérapeutique permet de soutenir l'émergence du sujet par le biais de métaphores. Il s'agit selon Lacan de « traiter le Réel [et la Jouissance de l'Autre] par le Symbolique »<sup>2</sup>, et je rajouterai en prenant appui sur l'Imaginaire.



Je n'ai fait le lien que bien plus tard entre un film de science-fiction « Transformers »<sup>3</sup> et ce que Sam a commencé à construire dans l'atelier. Il avait été enchanté d'aller voir ce film avec l'éducateur et les enfants du service. « Leur combat, notre monde », slogan accompagnant l'affiche des « Transformers » est très métaphorique de ce que vivait Sam à cette époque. En effet, ce petit garçon semblait servir de terrain d'affrontements et motif de discorde pour ses parents. La garde alternée ne se passait pas sans mal. Sam était objet d'une lutte qui n'est pas la sienne. Pris entre deux feux il était en proie à une forte angoisse que je situerais du côté d'une

angoisse de mort, voire d'anéantissement de sa subjectivité. Et ceci, ne cessait pas de s'écrire au-delà du principe de plaisir. Dans le Sinthome Lacan avance l'idée que « La pulsion de mort, c'est le Réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible ».<sup>4</sup>

Sam l'insoumis, par son mouvement de refus radical et systématisé de la parole des adultes semblait ne plus faire confiance en ceux qui représentent la loi. Le maître mot dans la prise en charge de Sam était de mettre des limites, recadrer et endiguer la soit-disant toute puissance de l'enfant. Toute puissance de l'enfant que je situerais plus du côté d'une révolte mise en acte comme ultime rempart aux assauts désobjectivants de la jouissance d'un grand Autre dans laquelle il était empêtré.

1 Séminaire XXV-Le moment de conclure 1977-1978- Leçon X 11 avril 1978 P. 102

2 Séminaire XXV-Le Sinthome 1975-1976 le 20 janvier 1976, source gaogoa p.24

3 Synopsis Transformers : Une guerre sans merci oppose depuis des temps immémoriaux deux races de robots extraterrestres : les Autobots et les cruels Decepticons. Son enjeu : la maîtrise de l'univers...

4 Séminaire XXV-Le Sinthome 1975-1976 le 16 mars 1976, source gaogoa p.7



Cet enfant, vécu par le personnel du service comme impulsif et colérique, devenait lorsqu'il participait à l'atelier de bricolage, ingénieur en robo-cartonique. Pourrait-on y entendre un déplacement possible entre passage à l'acte et passage à l'œuvre ?

En effet, Sam a construit durant les ateliers son armée de robots. Tous étaient différents et ils faisaient sa taille. Ils n'étaient pas capables de se transformer comme dans le film. Cependant, Je me suis demandée dans l'après coup, si Sam en créant ses robots avait pu mettre en œuvre quelques processus de transformations subjective. André Malraux, dans «*Antimémoires*» dit du « monde de l'art [qu'il] n'est pas celui de l'immortalité, [mais] celui de la métamorphose » et je partage son avis. Serais-ce le transfert qui a permis aux actes de création de Sam de prendre une valeur de métaphore et de réduire la Jouissance ?

Dans le cas de Sam, je ne pense pas que l'on puisse parler de *sinthome* comme pour Joyce, mais Sam non plus ne savait pas qu'en construisant sa garde de robots il expérimentait un « savoir y faire » autre. Il en était inconscient.<sup>5</sup> Cette transformation ou métamorphose serait de l'ordre de la sublimation.

5 « Joyce, ne savait pas qu'il faisait le *sinthome*. Je veux dire qu'il le simulait. Il en était inconscient. Et c'est de ce fait qu'il est un pur artificier, qu'il est un homme de savoir-faire. C'est-à-dire ce qu'on appelle aussi bien un artiste. » Lacan, Séminaire XXIII, *Le Sinthome*

La sublimation et la création ne peuvent se déployer sans la rencontre du vide et du manque qui en est la conséquence.

La dynamique d'évocation et la révocation de la Chose (*das Ding*) s'articule par la métaphore. La reconnaissance, la croyance en ce vide est pour Lacan une première sublimation. Chaque sujet a un rapport particulier à ce vide. Et c'est bien quelque chose de ce rapport qui se rejoue dans la création.

Sam conservait ses robots dans sa chambre. Lorsqu'il n'était pas dans l'institution, il installait le dernier créé sur son lit en attendant de l'amener chez son père. Le fait que Sam ait transporté ses créations au domicile paternel me paraît témoigner d'une certaine pérennisation de son désir.

Je me suis demandée si les Robots étaient des Traces du processus de sublimation à l'œuvre chez Sam, ou si leur construction permettait au processus symbolique de prendre corps en permettant un nouage autre des trois dimensions de l'être ? Il me semble que l'acte créateur fait partie intégrante du processus symbolique et l'œuvre en serait la trace.

Un certain mimétisme entre le créateur et ses créatures m'a interpellé et fait penser que Sam construisait et consolidait sa position subjective. Sam a pu créer un monde à côté du monde et ses robots me sont apparus comme des tentatives de mise à distance des désirs parentaux. J'aimerais terminer cet exposé en citant une phrase d'Antonin Artaud que j'ai relevé dans « *Van Gogh, le Suicidé de la Société* » qui me paraît éclairer la nécessité que Sam exprimait lorsqu'il créait :

« Nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé, que pour sortir en fait de l'enfer ».